



**Chronicle of the Kingdom of Ayutthaya  
(Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya). The  
British Museum Version Richard D. Cushman: The  
Royal Chronicles of Ayutthaya**

François Lagirarde

► **To cite this version:**

François Lagirarde. Chronicle of the Kingdom of Ayutthaya (Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya). The British Museum Version Richard D. Cushman: The Royal Chronicles of Ayutthaya. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2001, 88, pp.388-394. halshs-02569750

**HAL Id: halshs-02569750**

**<https://shs.hal.science/halshs-02569750>**

Submitted on 11 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Chronicle of the Kingdom of Ayutthaya (Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya). The British Museum Version*

Richard D. Cushman : *The Royal Chronicles of Ayutthaya*  
François Lagirarde

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lagirarde François. *Chronicle of the Kingdom of Ayutthaya (Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya). The British Museum Version*; Richard D. Cushman : *The Royal Chronicles of Ayutthaya*. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 88, 2001. pp. 388-394;

[https://www.persee.fr/doc/befeo\\_0336-1519\\_2001\\_num\\_88\\_1\\_3538](https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2001_num_88_1_3538)

---

Fichier pdf généré le 08/02/2019

## Asie du Sud-Est

*Chronicle of the Kingdom of Ayutthaya (Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya) The British Museum Version* [Reproduction photographique du manuscrit de la Chronique d'Ayutthaya copié en 1805 et conservé à la British Library de Londres avec une introduction de David K. WYATT et une préface de Yoneo ISHII], Tōkyō, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco (Bibliotheca Codicum Asiaticorum 14), 1999, ix + xx + 607 p.

Richard D. CUSHMAN, (une traduction synoptique de), *The Royal Chronicles of Ayutthaya*, [manuscrit édité et introduit par David K. WYATT], Bangkok, The Siam Society, 2000, 556 p., index.

Voici deux livres indissociables publiés, par le meilleur des hasards, à un très court intervalle : le premier reproduit l'original d'une chronique historique du royaume d'Ayutthaya (le manuscrit dit « du British Museum ») et le second offre la traduction comparée de la quasi-totalité des chroniques d'Ayutthaya, y compris cette version du British Museum (conservée à la British Library). Deux livres qui devraient donc tout naturellement se retrouver sur la table de travail de l'historien de la Thaïlande, ou plutôt du Siam, si l'on entend par Siam le royaume d'Ayutthaya fondé en 1351 et qui s'effondra en 1767.

Le premier de ces ouvrages (*Phraratchaphongsawadan Krung Si Ayuthaya, The British Museum Version*, ci-après « BMV ») a été publié au Japon dans la prestigieuse série Bibliotheca Codicum Asiaticorum dont il est le quatorzième numéro. Le second (la traduction synoptique de huit versions de ces chroniques, *The Royal Chronicles of Ayutthaya*, ci-après « RCAC ») conçu aux États-Unis, a été publié en Thaïlande à la Siam Society à partir d'un manuscrit inachevé. L'un et l'autre ont reçu l'aide experte, mais mesurée, du professeur David K. Wyatt à laquelle s'ajoutent de solides soutiens financiers venus de trois fondations. Sans celles-ci, l'impression de tels ouvrages n'aurait sans doute jamais pu être entreprise, étant donné leur faible intérêt commercial. Voilà pour le bon côté des choses. Le moins bon, c'est que ces deux ouvrages ont été réalisés indépendamment l'un de l'autre. RCAC, la traduction de Cushman, ignorante de la pagination du manuscrit de Londres, ne fournit aucune concordance précise avec celui-ci. L'auteur n'avait pas eu accès à ce manuscrit et on s'aperçoit bien vite que, travaillant aux États-Unis, il n'avait en fait aucun manuscrit original à sa disposition. Uniquement basé sur des éditions modernes, imprimées et relativement bien connues, RCAC ne renvoie cependant jamais, dans le détail, à leur découpage. Cette absence de repères de navigation pour aider le lecteur à confronter les différentes éditions est une première et grande frustration. Car, en lisant RCAC on souhaitera forcément reconnaître, au milieu de la lecture, ce que l'un des originaux dit, ou plutôt écrit, véritablement (et tout lecteur possédant BMV ne saurait résister à cette tentation ou à ce besoin). Ainsi, l'auteur de ce compte rendu – tout de même enthousiasmé par ce que représente la traduction de Cushman – s'est vu contraint de parsemer ses textes des *Phongsawadan* d'étiquettes colorées et de rappels divers pour comparer sans trop d'inconfort traductions et textes originaux. L'opération n'est pas un

luxueuse car très souvent le style de Cushman est assez déroutant et, par moments, la traduction littérale des noms propres exige le retour immédiat à la langue mère. Quelle que soit la qualité de la traduction, il est de toute façon naturel, pour le lectorat thaïlandais et tous les siamais, de vouloir retrouver la saveur de l'original, mais ce bon mouvement ne leur sera pas facilité.

BMV et RCAC sont donc des publications essentiellement documentaires qui présentent des sources brutes, d'accès difficile. Ces sources sont plutôt réservées à l'usage du chercheur qui saura tenter lui-même leur interprétation même si la lecture de RCAC est parfaitement possible pour quiconque s'intéresse aux fresques historiques d'un point de vue, disons, littéraire. Dans ce cas les amateurs d'épopée, voire de fiction historique, ne seront pas déçus. Ceux-ci ont d'ailleurs été comblés cet été 2001 avec la sortie du film *Suriyothai*, grande fresque hollywoodienne qui retrace les événements tragiques de l'an 1549 et le sacrifice de la reine du même nom. De grandes parties du scénario du film – une commande royale – ont été d'ailleurs tirées des chroniques.

BMV et RCAC ont sans aucun doute été publiés dans le but de devenir des références incontournables. D'une certaine façon ces deux publications ne peuvent qu'y réussir puisque : 1) aucun document de l'importance de BMV n'était directement accessible aux chercheurs et, 2) la traduction de Cushman est la seule des longues chroniques à jamais avoir vu le jour. Il est seulement regrettable que la présentation de documents historiques de cette importance se fasse sans fournir les outils nécessaires à leur étude car ces lourds ouvrages qui présentent des matériaux scientifiques, des données à l'état brut, exigent une lecture des plus actives. Ce sera donc au lecteur d'organiser autour de lui ses propres outils de soutien (loupe, dictionnaires, collection des textes originaux en thaï ainsi que divers manuels d'histoire) étant donné l'absence quasi totale de tout *apparatus* critique dans l'un ou l'autre des volumes en question. Car si leur lecture peut être merveilleuse, en particulier du point de vue de l'imaginaire, c'est aussi une laborieuse traversée d'un désert éditorial.

La première édition de la chronique du British Museum, imprimée à Bangkok, remonte à 1964. Elle fut alors très sobrement éditée et réorthographiée en thaï moderne. La seconde, et probablement la meilleure édition de ce texte, date de 1999. Elle se trouve dans le deuxième tome du *Prachum Phongsawadan Chabap Kanchanaphisek*, Bangkok 2542 où là encore, on a fait preuve d'une grande retenue éditoriale et c'est à peine si quelques rares notes infrapaginales viennent éclairer les 375 pages format A4 du texte : seule une liste des souverains d'Ayutthaya est présentée en annexe. BMV nous procure le fac-similé de la chronique dans le but d'encourager et de faciliter le travail des historiens thaïlandais ou des historiens de la Thaïlande et il est vrai qu'ils en ont bien besoin. Toute l'entreprise repose sur un doute implicitement exprimé : que la qualité des éditions contemporaines ne soit pas au niveau de ce que le chercheur puisse espérer trouver et que ces éditions soient alors incapables de fonder des recherches sérieuses, dans le domaine philologique en particulier.

Ce doute est-il justifié ? Y avait-il nécessité de reproduire l'original du manuscrit conservé à la British Library ? Et pourquoi cette version ? David Wyatt a répondu à cette dernière question dans son introduction (p. xviii) en soulignant que cette version des chroniques demeure la plus complète de toutes : elle possède un long « préambule » mythique absent des autres chroniques et se continue jusqu'en 1784, date qui peut être retenue comme la plus ancienne possible pour sa rédaction. Par ailleurs elle est, pour reprendre l'expression du spécialiste, « always present » : elle n'ignore aucun sujet traité par les autres chroniques tandis qu'elle semble avoir moins souffert des corruptions inévitables qui frappent ce genre de document.

Pour faire la différence entre le manuscrit original et ses éditions modernes, nous avons comparé le fac-similé de BMV à sa dernière édition thaïlandaise de 1999. On s'aperçoit immédiatement que les éditeurs, en ressaisissant le texte de la chronique, ont effectué des corrections orthographiques qui leur semblaient sans doute mineures mais qui du point de vue du philologue sont injustifiées. Exemples : le signe diacritique *mai tai khu* (ou chiffre huit) absent dans le manuscrit apparaît alors sur le verbe ou la copule *pen*, sur le mot *sadet*, etc. Beaucoup de termes orthographiés selon l'étymologie sanskrite ont été corrigés (lorsque le manuscrit de BMV écrit *tāpaśa* l'édition de 1999 écrit *tāpasa* ; *āyusāma* ou *āyūsamaṃ* (BMV) devient *āyu* dans l'édition imprimée, tandis que *trās* devient *trās*). Les termes écrits en pāli sont également fréquemment siamisés par l'ajout du signe appelé *karan* (*kārānta*) qui assure le changement phonétique d'une langue à l'autre (*saṅgha* devient *sañ* et se prononce alors *song*). Ces exemples sont certes mineurs mais on les trouve concentrés sur les quelques lignes qui nous ont servi d'échantillon. On peut donc supposer qu'une lecture comparée approfondie de l'original et de son édition en recueillerait sans doute un nombre astronomique.

Ainsi la reproduction offerte par BMV nous semble-t-elle vraiment justifiée et digne de devenir un authentique document de travail pour ceux qui attachent une importance à la lecture scientifique des documents historiques. BMV est aussi un important témoignage sur l'état de la langue et de l'écriture siamoises à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : avec ce document relativement facile à se procurer tous les étudiants, et les chercheurs ont désormais un accès direct à une source originale capable d'alimenter leurs études et de fonder des analyses de plus en plus précises.

Dans BMV, la présentation de la chronique elle-même est précédée d'une introduction de David Wyatt qui, sur onze pages, dresse un tableau général des sources historiques qui permet d'apprécier pleinement ce document par rapport aux autres. L'auteur rappelle exactement sur quels textes et manuscrits vernaculaires repose notre connaissance de l'histoire d'Ayutthaya. Ce petit tour d'horizon est un modèle de clarté et de précision qui énumère et étudie sommairement, à la suite des chercheurs thaïlandais eux-mêmes, les 18 chroniques brèves, complètes ou fragmentaires qui nous restent. On y apprend incidemment l'existence de la traduction de Cushman et le fait que son auteur en avait différé la publication pour pouvoir consulter les manuscrits originaux. Projet qu'il ne réalisa pas puisqu'il mourut en 1991.

On déplorera sans doute qu'aucune photographie du manuscrit lui-même n'ait été jointe à cette belle publication : elle n'aurait pas été un luxe puisque la reproduction du manuscrit lui-même est un document sans fond qui ne donne aucune idée de l'original. En effet, celui-ci ne ressemble pas aux manuscrits siamois ordinaires car c'est une copie qui a été écrite sur un cahier de papier de type occidental alors que l'original (perdu) était vraisemblablement sur un support plus traditionnel. Cette copie fut probablement exécutée aux alentours de 1822 (époque de Rama II) comme le suppose David Wyatt à partir d'un manuscrit collationné en 1807 et présenté au roi Rama I en 1808. Bien entendu, on regrettera encore qu'il ne s'agisse que d'un fac-similé et qu'il faille encore attendre longtemps avant qu'un index, un glossaire, des notes, des commentaires, des cartes et une bibliographie viennent enfin rendre complètement exploitable cet extraordinaire document.

RCAC est le résultat discutable d'un admirable projet que divers événements pénibles puis dramatiques (difficultés professionnelles, maladie et décès de l'éditeur-traducteur, Richard Cushman lui-même) ont empêché de se réaliser pleinement. Le projet était grandiose : traduire toutes les chroniques d'Ayutthaya du thaï vers l'anglais et les mettre en regard afin que le lecteur puisse immédiatement noter leurs différences. Pour réaliser cette concordance (dite « traduction synoptique »), Cushman fut alors conduit à établir un

texte commun et à mettre en parallèle, sur la même page, en seconde colonne, toutes les variantes. Ainsi ce sont cinq chroniques longues (appelées B, C, D, E et F), une chronique brève (A, la célèbre chronique dite « de Luang Prasoet »), un fragment de chronique (G, chronique de Thonburi) et une chronique non-identifiée (K) qui furent traduits de conserve<sup>1</sup>, « fondus » dans un tronc commun textuel ou au contraire mis en évidence pour leurs singularités. On notera que Cushman écartait alors de sa comparaison – peut-être pour des raisons de droit de reproduction mais c'est improbable – les chroniques déjà traduites ou les textes en pâli. L'importance du projet nécessitait sans doute de mettre sur pied un arsenal méthodologique performant. Il exigeait aussi une grande ouverture à un réseau de spécialistes susceptibles d'intervenir sur des points précis, avant tout des points de traduction. Mais, pour des raisons que nous ne connaissons pas, il semble bien que Cushman travailla seul sur cette traduction pendant vingt ans sans laisser apparemment la moindre trace personnelle de la problématique qui fut la sienne ou des questions et des problèmes techniques qui se posèrent à lui. Son travail, élaboré dans ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une tour d'ivoire, demeure énigmatique. RCAC n'est donc « rien » qu'une traduction, un monolithe représentant un travail colossal livré sans la moindre ligne d'interprétation. On n'y trouvera aucune introduction, préface, note, commentaire, analyse, planche, tableau, bibliographie, glossaire, index... qui soit de la main du traducteur.

Ce gros volume de 556 pages est inachevé : après la chute d'Ayutthaya, alors que s'organise la contre-offensive menée par le futur roi Taksin, le texte s'arrête brutalement sur une section intitulée « Editorial and Retrospective » qui continue sans transition perceptible les épisodes précédents. Et rien ne vient nous apprendre ce qui manque exactement au bout du compte ; une note des éditeurs s'imposait ici certainement mais elle est absente. Comme la traduction originale de Cushman était linéaire et qu'aucun découpage en chapitres n'avait encore été établi à sa mort, une table des matières a donc été imaginée par David K. Wyatt. Celui-ci a découpé le texte en onze chapitres – ou livres – et chaque chapitre en sections, donnant à chacune d'elles un titre selon le contenu du passage : ainsi, c'est cinq cents sections qui ont été délimitées et nommées. Si l'opération n'a pas posé de problèmes insurmontables – juste un très gros travail –, en revanche David K. Wyatt n'a pas tenté de réorganiser le texte qui répète des passages quasi identiques en divers endroits des différentes versions. Chaque chronique suit en effet son propre ordre narratif et un ordre type aurait pu être imposé par l'éditeur. C'était là manifestement une tâche délicate à accomplir et qui a été jugée trop agressive vis-à-vis de l'intégrité des textes eux-mêmes. Mais ce point n'est pas inutile à connaître car il est un avertissement de plus à une lecture prudente et vigilante.

Cette table des matières établie par David K. Wyatt est intéressante à consulter car, en plus d'offrir une sorte de résumé de quatre siècles d'actions, à travers ses centaines de titres, elle nous procure immédiatement une excellente idée de la quantité d'information dont nous disposons pour chaque époque. Elle met en évidence, par exemple, que les deux premiers siècles de l'histoire d'Ayutthaya (1351 à 1548) sont couverts en 23 pages seulement alors qu'on en compte 225 pour la seconde période du royaume (de 1549 à 1656, c'est-à-dire jusqu'au règne du roi Narai) et 296 pour la troisième (jusqu'en 1767). De plus, elle compense d'une certaine façon l'absence de tableau chronologique et

1. A : chronique de Luang Prasoet (1680), B : Phan Chanthanumat (1795), C : British Museum (1807), D : Phra Phonnarat (non datée), E : Phra Cakkraphatdiphong (1808), F : « Royal Autograph Version » ou Phra Racha Hatthalekha (1855), G : fragments de Thonburi. Le texte labellé K par Cushman n'a pas été identifié.

d'index thématique en mettant clairement en évidence les dates et les événements majeurs de l'histoire d'Ayutthaya.

La Siam Society de Bangkok hérita finalement du manuscrit de RCAC – revu par David K. Wyatt – dix ans après le décès de Richard Cushman. Elle confia à un historien britannique résidant en Thaïlande, Christopher Baker, la tâche difficile d'en faire une publication digne de ce nom. Mais toutes ces bonnes volontés n'ont certes pu se charger de la colossale mission qui eût été d'éditer véritablement le manuscrit. Car cela impliquait, entre autres, de confronter la traduction aux manuscrits originaux (ce que Cushman souhaitait, paraît-il, entreprendre lui-même), puis de la remanier et de l'annoter de manière approfondie et étendue. La priorité fut donc non pas de fournir un document achevé du point de vue « académique », mais de sauvegarder et de diffuser un document exceptionnel par la somme de travail qu'il a nécessité. Il faut donc avant tout reconnaître, car la critique est ici facile, la première vertu de RCAC : son existence. La communauté scientifique est incontestablement redevable à Cushman de cette première traduction jamais réalisée des chroniques longues d'Ayutthaya. Cette œuvre de pionnier doit alors être considérée comme une base de départ vers de nouvelles réflexions et travaux. Si son dépassement est clairement envisageable dès une première et brève lecture, il faudra cependant des années pour l'accomplir.

Dès lors, on s'accommodera des deux maigres pages d'introduction signées par Wyatt et d'un index des noms propres peu commode d'accès puisqu'il reprend les noms propres traduits par Cushman lui-même et qui possèdent parfois une saveur étrange et unique : tout se passe comme s'il fallait d'abord comprendre la méthode de Cushman et ses habitudes de traduction pour pouvoir consulter utilement l'index ! C'est bien entendu sur cette traduction qu'il faut se pencher avec la plus grande attention. Rien n'étant fourni au lecteur, comme on l'a compris, ses principes ne sont pas expliqués. Il est donc nécessaire, dès le début de la lecture, de tenter de les deviner. Deux tendances générales se distinguent, avec des variantes intermédiaires, dans la traduction du thaï vers les langues européennes : la première affirme un parti pris de traduction extrême (tout est traduit, y compris les noms propres) qui a pour désavantage d'éloigner le lecteur de la langue mère au point d'effacer parfois tout écho de l'original (ce choix est finalement rare bien qu'il soit censé fournir une interprétation du sens universellement acceptable) ; la seconde défend le parti de l'emprunt ou de la restitution partielle du texte original largement cité par des mots en italiques lorsque des concepts ont été jugés finalement intraduisibles. Dans les études thaïes, le plus souvent, une solution de compromis est adoptée ; il est très rare que les noms propres soient traduits, tandis que les grands concepts vernaculaires apparaissent naturellement dans leur langue d'origine ; *müang* par exemple. Généralement, lorsque des termes problématiques sont traduits, ils le sont toujours par le même mot qui, même s'il est très insuffisant sémantiquement, voire parfois lourd ou incongru, renvoie donc immédiatement et systématiquement au terme thaï. Les spécialistes « lisent » alors le thaï au travers d'un terme convenu et unique, les non-spécialistes obtiennent une sorte d'approximation. En revanche, les poids et mesures (doigts, pouces, coudées, etc.) et les dates sont facilement traduisibles et donc toujours traduits. Bizarrement, Cushman, qui semble apprécier généralement la traduction maximale, les a laissés en thaï dans le texte. On trouvera d'autres incohérences de ce type par exemple avec des titres possibles à traduire mais qui ne le sont pas (par exemple, page 28, *Phrütthibat* [*br̥ḍhipāsa* = brahmane officiant, maître du rituel] et *Kammakan* [*karmakāra* = membre d'un comité, représentant]).

On comprend que la traduction de Cushman sera difficile à catégoriser. En confrontant les premières lignes de la traduction au texte original (en l'occurrence le manuscrit du British Museum lui-même), on trouve presque immédiatement un de ces

termes qui posent problème depuis toujours : le « préfixe » *phra* (*brah*). Sur quatre lignes Cushman adopte trois solutions différentes : « reverend » avant le nom d'un ascète *dabot* (*tāpaṣa*), « holy » lorsque ce même ascète et son compagnon sont présentés comme des *rūsi* (*ṛṣī*) et rien lorsque *phra* est associé au nom du Buddha (*brah jina*)... Les hésitations de Cushman sont évidentes, mais compréhensibles, tandis que son choix d'utiliser le vocabulaire du christianisme l'est beaucoup moins. Ce recours est toujours délicat dans le contexte des religions indiennes même s'il est difficile parfois de l'éviter complètement. Mais ici Cushman semble avoir eu une affection exagérée pour ces expressions d'église qui dépaysent désagréablement le lecteur (par exemple, p. 464, on trouvera sur la même ligne ou presque : Holy Day, Reverend, Holy Doctrine, Clerics, Holy Synod, Holiness...).

Un autre point étonnant concerne la traduction des toponymes et des noms des monastères en particulier. Alors que ceux-ci sont généralement bien connus – non seulement des chercheurs mais des amateurs de la culture thaïe en général – sous leur nom local (*thaī*), leur nom savant (*pāli* ou *sanskrit*) ou encore parfois sous un mélange des deux, Cushman a choisi de les traduire totalement. Ainsi plus de cent vingt noms de monastères apparaissent alors indexés par les éditeurs de l'ouvrage dans l'anglais parfait mais agaçant de Cushman. Bien entendu, ces traductions inédites sont, sinon inconnues, du moins passablement difficiles à reconnaître pour le lecteur moyen qui devra essayer de deviner le nom attribué par le traducteur pour retrouver tel ou tel monastère... L'aspect trop littéral de ces traductions ne manquera pas de faire sourire. Citons par exemple le mystérieux « Monastery of the Crown Garden of the Corpse of Heaven » (le cadavre du paradis ?!) ou encore l'assez fabuleux « Monastery of the Flying Foxes » (des renards volants ?!) non identifiés par l'auteur de ce compte rendu.

Face à ce mélange des principes, le lecteur, à moins d'être suffisamment visionnaire pour revenir au réel malgré la traduction, se retrouve trop souvent avec des phrases qui ont certes une signification grammaticale – voire littéraire ou poétique –, mais pas de sens apparent pour l'historien. Comme si Cushman (dans ce premier jet ?) n'avait jamais tenté d'interpréter le contenu des chroniques. Ceci est manifeste, par exemple, dès les premières lignes de la traduction, lorsqu'il nous fait découvrir le long préambule légendaire qui est l'une des particularités du manuscrit de la British Library. On apprend que deux frères ermites, cent ans après l'Éveil du Buddha, firent la leçon à leurs descendants, une centaine de brahmanes, leur ordonnant de construire une cité. Ce n'est pas la future Ayutthaya et il est possible qu'il ne s'agisse ici que d'une forteresse symbolique bâtie sur les préceptes moraux et les pratiques justes qui assurent la protection spirituelle des individus. Les deux fondateurs exhortent leurs descendants en leur disant : « Hasten to prepare weapons because future generations of Brahmans will become householders and cut off their dressed topknots of Brahman caste ». Quel peut bien être ici le rapport entre l'armement, les maîtres de maison (ce que sont déjà les brahmanes) et la coupe du chignon ou du toupet ? Il n'y en a pas et Cushman a simplement associé deux phrases qui n'avaient pas de lien immédiat entre elles, puis traduit littéralement *sātrā* par « armes » alors que, dans le contexte, il ne s'agit que de se défendre moralement contre les maux classiques que sont le désir, la convoitise, la haine et l'égarement (*taṇhā*, *lobha*, *dosa*, *moha*). Ce point est confirmé un peu plus loin lorsque les ermites précisent que la destruction de soi est provoquée par l'indifférence au Dasa-Bala (celui qui a les « dix pouvoirs », c'est-à-dire le Buddha lui-même). Cushman traduit malheureusement ici *dasa-bala* par « the doctrine of the Tenfold Path », une doctrine et une voie inconnue des textes bouddhiques... Il s'agit probablement d'un funeste télescopage ou d'une tragique confusion avec l'Octuple Voie (*aṭṭhaṅgikamagga*).

La traduction n'est donc pas seulement faible, elle est parfois totalement inexacte. Un exemple de plus : nos deux frères ermites ont donc ordonné à leurs enfants et petits-



enfants (*lūk hlān*) de construire une « cité » protégeant ses citoyens, respectueux d'un ordre moral basé sur l'enseignement du Buddha. Les ermites s'adressent à leurs héritiers, selon Cushman, en les appelant « Fathers ! » (p. 1, l. 17), ce qui ne manque pas de surprendre... Cushman a traduit ici uniquement la seconde moitié du mot thaï *chiphō* (*jibā*, = ascète brahmanique) sans se rendre compte qu'il le sépare de son antécédent *chi* qui, associé à *pho*, désigne bien entendu les brahmanes eux-mêmes, la descendance humaine des ermites semi-divins.

Un peu plus loin, Cushman leur fait encore dire : « ... all you good people must take the mountain of fire into the city to be maintained as an object of veneration. » De quel travail herculéen s'agit-il ? Qu'est-ce ici qu'une montagne de feu (ou du feu) susceptible d'être installée au milieu des habitations ? Un volcan ? En vérifiant dans l'original thaï, on s'aperçoit que le traducteur a buté sur le composé *phanom phloeng* (*banam blōn*), que le dictionnaire de l'Académie royale de Thaïlande donne pour synonyme de *kong phloeng phao sop* (*kān blōn phao sāba*) c'est-à-dire un bûcher funéraire. Il est évident que cette « montagne » n'est rien d'autre qu'un bûcher, celui où brûle le feu sacrificiel.

Bref, le lecteur de RCAC se heurte continuellement à des phrases mystérieuses qui appartiennent à un premier essai de traduction ou à une exégèse inachevée. Et comme ces réflexions sur la qualité de la traduction de Cushman ne concernent qu'une douzaine de lignes, les toutes premières, cela nous conduit à penser qu'une relecture serrée de son texte exhumerait sans doute bien d'autres problèmes... Pour conclure, nous considérons que la traduction de Cushman n'est pas totalement fiable et qu'elle ne doit être citée ou prise comme référence par des étudiants ou des chercheurs qu'après avoir été confrontée à l'original. Bien entendu, l'ouvrage est inachevé pour les raisons que l'on sait et qu'on ne saurait reprocher à son auteur ni à son éditeur. Mais on a peine à penser que Richard Cushman entendait rajouter ses notes après la complète traduction des chroniques, reprenant l'ensemble de sa traduction et la réexaminant point par point. Ces notes ont-elles disparu – comme l'affirme David K. Wyatt – ou Cushman travaillait-il ainsi ? Nous ne le saurons probablement jamais.

Ce compte rendu de RCAC semblera peut-être bien sévère. Loin de nous l'idée, pourtant, de vouloir exprimer une opinion résolument négative sur cet ouvrage. David K. Wyatt a évoqué le respect qu'il lui a inspiré et c'est un sentiment que nous partageons. La passion de Cushman fut probablement dévorante et elle est sensible à chaque page dans ses efforts considérables pour donner accès à des documents des plus difficiles à comprendre. L'inconfort de la lecture et les hésitations du traducteur sont des aspects relativement secondaires qu'il faudra pardonner avant d'ouvrir le livre. Et si cette traduction n'est pas toujours bien bonne, c'est de toute façon la meilleure... De plus, l'ardeur de Cushman semble communicative à celui qui se penche sur cet essai : comme bien d'autres avant nous, beaucoup de lecteurs se prendront sans doute au jeu d'aller voir ce qui fut vraiment écrit, en particulier dans ce « garde-fou » si bienvenu que représente BMV : ils comprendront alors les erreurs, les hésitations et les importantes « victoires » de Richard Cushman, car il y en a aussi à chaque ligne. On ne peut douter que RCAC demeurera pour longtemps une base de travail et d'inspiration pour des générations d'historiens à venir. Elle conduira aussi certains lecteurs à s'interroger sur la situation des chercheurs eux-mêmes et les difficultés qui entravent parfois leur vocation.

François LAGIRARDE